



*Les Étoiles*  
*du*

# QUERCY

NUMÉRO DE LA LIBÉRATION



20 SEPTEMBRE 1944

Anniversaire de VALMY

Naissance de la Revue « LES ÉTOILES DU QUERCY »

SOUS LE PATRONAGE D'HONNEUR DE :

JACQUES DECOUR, *Ecrivain*, tué par les Nazis.  
SAINT-POL ROUX, *Poète*, tué par les Nazis.  
POLITZER, *Philosophe*, tué par la police de Vichy.  
HOOG, *Architecte*, décapité en 1940 par Vichy.  
MAX JACOB, *Poète*, mort dans un camp de concentration.  
SAINT-EXUPÉRY, *Aviateur et Ecrivain*, mort en mission en août 1944.  
MAURICE JAUBERT, *Musicien*, tué au front en 1940.

### COMITÉ DE RÉDACTION

ANDRÉ CHAMSON, *Romancier*.  
RENÉ HUYGHE, *Conservateur en chef des Peintures du Louvre*.  
LÉON MOUSSINAC, *Essayiste et Poète*.  
JEAN MARCENAC, *Poète*.  
JEAN LURÇAT, *Peintre*.  
Commandant RÉMY, *Musicien*.  
JEAN AGAMEMNON, *Poète*.

Secrétaire de rédaction : JOSEPH MAUREILLE

*Nota.* — Toute la correspondance doit être adressée aux « Etoiles du Quercy », 7, rue de la Préfecture à Cahors. Toute demande de renseignements doit être accompagnée d'un timbre pour la réponse. Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

# Les Étoiles du QUERCY

NUMÉRO DE LA LIBÉRATION

## SOMMAIRE

<i>Avant propos</i> .....		2
<i>La France la Liberté</i> .....	{ Jean LURÇAT. Jean AGAMEMNON. RÉMY.	3
<i>Sonnet</i> .....	Jean CASSOU.	6
<i>La mort de Cance</i> .....	Léon MOUSSINAC.	7
<i>Liberté</i> .....		9
<i>Un feu sans tache</i> .....	Paul ELUARD.	12
<i>Le massacre d'Oradour</i> .....		13
<i>Photo du pétain</i> .....	Jean LURÇAT.	14
<i>Paris libre</i> .....		16
<i>Ce que j'ai dit en 1940</i> ..	André CHAMSON.	17
<i>Le Musée du Louvre dans le Lot</i>	René HUYGHE.	19
<i>Chants de victoire</i> .....	AGAMEMNON.	20
<i>Le ciel des fusillés</i> .....		22
<i>L'agent de Liaison</i> .....	Jean MARCENAC.	24
<i>Je vous salue ma France</i> ..	ARAGON.	25
<i>Notices biographiques</i> .....		26

Rédaction et Administration : 7, rue de la Préfecture à Cahors  
Compte courant postal : « Les Etoiles du Quercy » 641-66 Toulouse

Prix du numéro : 10 fr.

## AVANT - PROPOS

SEPTEMBRE 1944. *Les traîtres sont châtiés ou en fuite, la liberté retrouve ses visages et ses voix. Jean Cassou, André Chamson, Jean Marcenac, Léon Moussinac, Louis Aragon, Paul Eluard, Jean Lurçat, Rémy, tous de la résistance active, ont lutté, travaillé, effectué des missions dans le département du Lot. Aujourd'hui ils portent la parole du pays. Ils en ont le droit.*

*Après quatre années d'asphyxie, l'ivresse de gonfler ses poumons. Le désir de s'élever au niveau des courants actuels de la vie littéraire et artistique se précise peu à peu au sein de chaque ville et déjà des maisons de la culture se reconstituent.*

*En saluant Jacques Decour, Politzer, Hoog, Max Jacob, Saint-Exupéry, Maurice Jaubert, morts pour la France, en souhaitant la bienvenue à Jean Agamemnon, notre revue répond à cette exaltation.*

*En réunissant à son comité de rédaction et à son sommaire des écrivains d'origine quercynoise et des écrivains liés au Quercy par le combat qu'ils ont soutenu sur son sol, elle montre sa volonté d'entretenir l'esprit d'échange et de solidarité qui caractérisera demain la vie intellectuelle.*

Les Etoiles du Quercy.

## La France, la Liberté

Qu'il soit de toute évidence que la France est le pays par excellence de la mesure : que toutes choses sont chez elle tempérées, prudentes, passées au crible de la raison, personne n'en doute. Chez nous, les climats sont plus réguliers, moins excessifs que dans bien des pays du monde. Les vents s'apaisent sur nos collines, moins sèches que les coteaux d'Estramadoure, moins dures que les collines de Toscane. Nos plages sont blondes, familières. Nos fleuves sages ou assagis. Nos villes sourient Tours, Angers, Beaugency...

Le ciel de Paris est nacré comme l'est la paupière d'un enfant.

La France est jolie, malicieuse, un peu perverse ; et sentimentale aussi d'ailleurs comme une blonde de 16 ans. Blonde est la France, les murs des fermes y sont blonds ; le cœur de la France est tendre.

Mais est-ce suffisamment se pencher et bien écouter son cœur que de dire de la France que c'est chose jolie, tendre et malicieuse ?

Non ! car la France connaît aussi la colère ! Et notre Patrie, depuis 5 ans, a nourri une longue colère. Cette colère vient d'éclater ; elle a brisé beaucoup de choses mauvaises ; arraché leurs masques à bien des visages hideux. La France ne se laisse pas faire ! Elle se débat contre le viol, contre tout attentat à sa pudeur. Et elle est alors terrible, frénétique s'il le faut, furieuse et, dans ses jours de passion, invincible. Elle vient de le démontrer !

La France vient de vaincre !

Notre Patrie est singulière : Rhône ou Seine, fougueuse

ou indolente, elle a toutes les beautés. Indolente car elle est née, car elle est douée pour être heureuse ; indolente et par cela même cuirassée, elle défie les attaques. Sous ses larmes elle conserve des muscles souples, un je ne sais quoi d'aigu dans l'esprit qui la garde de s'abaisser.

Le bonheur, d'ailleurs, ne l'abandonne jamais complètement.

Mais cette indolence qui la défend des attaques étrangères peut se retourner contre elle alors qu'elle se croit la plus heureuse. La France peut être oublieuse, endormie, égoïste. Elle ne perçoit plus les mouvements profonds qui l'agitent ; ce besoin de justice, de justice toujours plus précise qui fait que tous les peuples du monde vivent, depuis un demi-siècle, inquiets, anxieux, parfois insatisfaits.

La France est en effet singulière ; elle passe d'un extrême à l'autre. Elle ronronne sous Loubet, Doumergue, Fallières, elle rugit sous Louis-Philippe, Thiers ou Pétain.

Mais, comme il est dit, et comme nous le disons ici sans sourire, ce sont toujours les mêmes qui se font tuer.

Et c'est 1789, 1830, c'est 1848, 1871, c'est 1944.

La France vient de connaître, et cela depuis des mois, une grande saison d'héroïsme.

O 1944 ! printemps du Grand Tricolore..., les trois couleurs de notre France...

Le *bleu* de ses yeux,

Le *blanc* de la pureté de ses yeux bleus,

Le *rouge* de la prunelle de ses yeux bleus qui savent, lorsqu'il le faut, voir rouge.

Paris, le 25 août, a vu rouge. Il en avait assez, Paris, de ces grands géants roux souillant l'air blond de ses Champs-Élysées. Il en avait assez ! Il y avait trop là-haut, au Mont-Valérien, là-bas à Fresnes, ou là encore au Cherche-Midi, trop de beaux visages de France, étendus face au ciel, yeux fermés à jamais sur notre ciel à nous, du plomb nazi dans le cœur.

Il y avait trop de prisons pleines de nos Meilleurs. Il y avait trop de mépris, trop d'insolence dans les journaux du jour, sur les écrans du jour. Trop de colère dans les cœurs, de misère dans les faubourgs ; il y avait trop de mensonge.

Le 25 août, Paris, Notre-Dame, Sainte-Chapelle, et vous

Saint-Michel, Sorbonne, Saint-Denis, Père-Lachaise, Colombes, Ivry, Montreuil, Quartiers du Travail et monuments de notre Gloire. Paris s'est soulevé ! Cinq jours de bataille et grâce aux F.F.I., Paris est, après quatre ans, redevenu Paris.

Ce sont les métallos, les F.T.P.F., les étudiants et les gars du Métro, le fruitier de Montmartre et le fort des Halles qui, contre les tanks Tigre, un pauvre fusil à la main, ont nettoyé Paris, et réinscrit sur notre ciel de France ces mots magiques :

## LIBERTÉ, LIBÉRATION

La France est jolie, malicieuse. C'est une nation aux cent contrées, variées, tempérées et blondes. Les hommes y sont adroits de leurs dix doigts ; savent de leurs doigts, fins ou gourds, faire de belles et bonnes choses.

Le Français est orfèvre, tisserand ; il sait sculpter la pierre dure, tailler le bois ; il est tapissier et sa femme est dentellière. Parfois il peint et c'est Eugène Delacroix, fils de prince, ou Rousseau, le douanier. La France, c'est Couperin, Berlioz, Fauré ou Debussy ; le pays des chansons, la France du temps des cerises. La France, c'est Villon, Rimbaud ; c'est Decour ou Saint-Exupéry tués en mission, le tendre Eluard ses armes à la main, le clairon d'Aragon, Hoog l'architecte mort les armes à la main, le physicien Solomon mort ses armes à la main ; les Calvaires de Bretagne et les Palais de Versailles, Chartres, Vezelay, Moissac, Rouen ou Carcassonne, le Pont d'Avignon, les mineurs de Carmaux, Pasteur, du Nord au Sud les chemins, les vigneron de la Loire, du Languedoc ou de Provence, les ajusteurs de chez Renault, les paysans des Vosges, les Francs-Tireurs de France, ce n'est jamais Pétain.

Nous nous sommes donc défendus pour sauver les douces œuvres et les bonnes choses qui sortent des mains des hommes de chez nous, pour sauver notre honneur, et ce jour où nous fêtons l'anniversaire de VALMY, tous les hommes libres du monde, artistes ou ouvriers, voyant ce qui a été fait, caressent des yeux et de la main la crosse de ton arme, Franc-Tireur-Partisan de France.

JEAN LURÇAT,

RÉMY,

JEAN AGAMEMNON.

## SONNET

La plaie que depuis le temps des cerises  
Je garde en mon cœur s'ouvre chaque jour  
En vain les lilas, les soleils, les brises  
Viennent caresser les murs des faubourgs.

Pays des toits bleus et des chansons grises  
Qui saigne sans cesse en robe d'amour  
Explique pourquoi ma vie s'est éprise  
Du sanglot rouillé de tes vieilles cours.

Aux fées rencontrées le long du chemin  
Je vais racontant Fantine et Cosette  
L'arbre de l'école à son tour répète

Une belle histoire où l'on dit : demain...  
Ah ! jaillisse enfin le matin de fête  
Où sur les fusils s'abattront les poings !

*JEAN CASSOU.*

## LA MORT DE CANCE

C'était dans le temps des cerises  
L'espérance était reconquise  
La mort souriait au printemps  
Un chèvrefeuille entre les dents.

Près des routes lourdes de Boches,  
Ivres et durs hurlaient les chiens  
A part ça le silence, et rien.  
On voyait les villages proches  
Se tordre au vent comme des torches  
Mais du côté de Bretenoux  
Des balles déchiraient l'air doux  
Ceux du maquis tenaient le coup.

Cance avait quitté la maison  
Et dans le bois sous une roche  
Veillé la nuit avec les siens  
Ne cessaient de hurler les chiens  
Passaient et repassaient les Boches

Dès qu'il a vu la nuit finir  
Et qu'il a pu se souvenir  
Simplement : « Faut aller, dit Cance,  
Faut aller soigner le cochon. »  
Dieu n'aurait pu le retenir,  
Sa femme avait le cœur serré.  
Dès qu'il avance dans le pré  
Immobiles furent les préles  
Se turent aussi les abeilles.

Et Cance s'en va sans façon  
Malgré la route toute proche  
Et les hameaux des environs  
Tordus au vent comme des torches  
Malgré la peur, malgré les boches.  
Mais du côté de Saint-Céré  
La chasse à l'homme a bien duré  
Et c'est de nouveau le silence  
On attend le retour de Cance  
On voit le toit de sa maison.

\*  
\* \*

Il est resté sur l'herbe rouge  
Deux jours avant qu'on le retrouve  
Tout le poids du ciel dans le corps  
Tombé sans adieu... Pauvre Cance.

Son meurtrier fut sans remords  
Qui sur son cadavre se penche  
Pour lui voler l'or d'un anneau.  
Dans sa lettre à Lily Marlène  
Demain il dira : « Il fait beau,  
On vit, c'est la guerre. Je t'aime. »

O paix ! ta liberté me hante  
L'oubli tombe sur un tombeau.  
Faut-il donc que seule la mort  
Fasse la France plus vivante !

C'était dans le temps des cerises  
L'espérance était reconquise  
La mort souriait au printemps  
Un chèvrefeuille entre ses dents.

LEON MOUSSINAC.

## LIBERTÉ

Sur mes cahiers d'écolier  
Sur mon pupitre et les arbres  
Sur le sable sur la neige  
J'écris ton nom

Sur toutes les pages lues  
Sur toutes les pages blanches  
Pierre sang papier ou cendre  
J'écris ton nom

Sur les images dorées  
Sur les armes des guerriers  
Sur la couronne des rois  
J'écris ton nom

Sur la jungle et le désert  
Sur les nids ou les genêts  
Sur l'écho de mon enfance  
J'écris ton nom

Sur les merveilles des nuits  
Sur le pain blanc des journées  
Sur les saisons fiancées  
J'écris ton nom

Sur tous les chiffons d'azur  
Sur l'étang soleil moisi  
Sur le lac lune vivante  
J'écris ton nom

Sur les champs sur l'horizon  
Sur les ailes des oiseaux  
Et sur le moulin des ombres  
J'écris ton nom

Sur chaque bouffée d'aurore  
Sur la mer sur les bateaux  
Sur la montagne démente  
J'écris ton nom

Sur la mousse des nuages  
Sur les sueurs de l'orage  
Sur la pluie épaisse et fade  
J'écris ton nom

Sur les formes scintillantes  
Sur les cloches des couleurs  
Sur la vérité physique  
J'écris ton nom

Sur les sentiers éveillés  
Sur les routes déployées  
Sur les places qui débordent  
J'écris ton nom

Sur la lampe qui s'allume  
Sur la lampe qui s'éteint  
Sur mes maisons réunies  
J'écris ton nom

Sur le fruit coupé en deux  
Du miroir et de ma chambre  
Sur mon lit coquille vide  
J'écris ton nom

Sur mon chien gourmand et tendre  
Sur ses oreilles dressées  
Sur sa patte maladroite  
J'écris ton nom

Sur le tremplin de ma porte  
Sur les objets familiers  
Sur le flot du feu béni  
J'écris ton nom

Sur toute chair accordée  
Sur le front de mes amis  
Sur chaque main qui se tend  
J'écris ton nom

Sur la vitre des surprises  
Sur les lèvres attentives  
Bien au-dessus du silence  
J'écris ton nom

Sur mes refuges détruits  
Sur mes phares écroulés  
Sur les murs de mon ennui  
J'écris ton nom

Sur l'absence sans désirs  
Sur la solitude nue  
Sur les marches de la mort  
J'écris ton nom

Sur la santé revenue  
Sur le risque disparu  
Sur l'espoir sans souvenirs  
J'écris ton nom

Et par le pouvoir d'un mot  
Je recommence ma vie  
Je suis né pour te connaître  
Pour te nommer  
LIBERTÉ.

*PAUL ELUARD.*

## UN FEU SANS TACHE

La menace sous le ciel rouge  
Venait d'en bas des mâchoires  
Des écailles des anneaux  
D'une chaîne glissante et lourde

La vie était distribuée  
Largement pour que la mort  
Prit au sérieux le tribut  
Qu'on lui payait sans compter

La mort était le dieu d'amour  
Et les fiers vainqueurs vacillaient  
Après leur besogne amoureuse  
La pourriture avait du cœur

Et pourtant sous le ciel rouge  
Sous les appétits de sang  
Sous la famine lugubre  
La caverne se ferma

La terre utile effaça  
Les tombes creusées d'avance  
Les enfants n'eurent plus peur  
Des profondeurs maternelles

Et la bêtise et la démence  
Et la bassesse firent place  
A des hommes frères des hommes  
Ne luttant plus contre la vie

A des hommes indestructibles

PAUL ELUARD.

## MASSACRE D'ORADOUR

France de nos sourires. France, les brutes ont labouré ton visage !

Douze cents de nos gars, de nos femmes, de nos gosses, fusillés par les boches à Oradour-sur-Glane sont couchés dans la cendre. L'église est brûlée, la mairie, la ferme, l'école et les étables, la femme, l'enfant, le prêtre et le berger. Tout est mort d'un village, d'un village de France, parce que les hommes, à l'aube, montèrent au maquis !

O Allemagne de Goethe où sont les neiges d'antan ? Ma gorge est amère, les mots ne me vengent pas, la langue n'a que faire, il nous faut des fusils !

France de nos douleurs, France au visage fin, fille légère au sol, les singes ont saccagé ton corsage ! Les yeux des hommes, chez toi, et le cœur des femmes, les chansons et le vin y sont piquants plus que partout ailleurs.

Les brutes, cependant, n'ont pas baisé tes lèvres. Tu t'es bien défendue ! Pétain t'avait livrée, tes larmes s'ajoutent à ton sourire, le gars de dix-neuf ans est là, mort par amour, par amour de toi, France des blés mûrs, mort dans les blés mûrs, le gars des F.T.P., le petit gars d'Oradour.

Lancez la grenade, F.T.P. d'Oradour, hélas ! le sang venge le sang ! On peut tuer par amour !

JEAN LURÇAT.

## Photo du pétain

Le corps du peuple français est en armes ! Son cœur aussi. Ce n'est pas seulement l'espoir qui fait que les hommes montent en groupes crispés vers les bois aux feuillages en écailles ; c'est aussi un désir qui les y guide, un désir de vengeance. Oui, de vengeance !

An mille ! Nous avons vu de nuit, de jour, de ces crêtes rocheuses des rives du Lot où nous abritions nos P.C., les maisons brûler, la flamme s'élevant droit dans le silence : silence des prés sabrés de bestiaux en panique, silence du village terrorisé. Descendus dans le creux des vallées, à Terrou, à Cambes, nous avons vu les porches des fermes où de grandes lichées noires ont pris la place de la treille, les tonneaux crevés, les berceaux crevés, la cloche de l'église écrasée sur la grand'place. La lune est sinistre quand les fenêtres bâillent, puant la braise, le blé grillé.

O Jérôme Bosch ! Et tes cieus fous à craquer de feux nouveaux, d'eaux rouges, de sinistres profilés sur le crépi des forêts !

Vengeance ! Oui vengeance, puisqu'à Montauban le milicien a pendu quatre de nos hommes. Ecoute, Pétain, écoute bien ! Le boulanger de Montauban, son fils et deux amis pendent aux branches des marronniers ! J'ai bien dit : le boulanger et son fils ! Ces hommes de Ta famille, Ton travail, Ta patrie, bandent mieux quand le fils, aux branches, pend à côté du père. Beau travail, Pétain ! Pétain, Pétain, refais ton fard, cambre la taille, fourfille ta voix de lézard dans tes micros boches. Fais vite ! Hâte-toi ! Tes yeux vont moisir, tes yeux de poupée, tes yeux de verre peint, bleus à mourir ! Des Rouges, comme tu dis, pendent aux branches du marronnier. Le boulanger français de la Résistance française pend sur une place de France ; son fils, disloqué, rompu, livide, écrase l'image que tu nous a refilée dans Nos écoles, Nos postes, Nos mairies ; Pétain, Pétain rose lymphé et bleu de mouche, Pétain qui livra aux boches nos drapeaux, nos fils, nos églises, nos canons et nos camions, nos fronts, nos aurores, nos chemins, Pétain, Père

qui livre le fils, Père des Milices, Père de ce mensonge de quatre ans qui chancre ton visage de Verdun ! Car, au fait, Pétain, au nom du boulanger et de son fils pendus aux branches de Montauban, le peloton qui te dégradera, ce seront des vieux, des hommes de Verdun, des hommes qui n'ont pas, comme toi, voulu finir dans des honneurs de catin.

En face du Musée Ingres, sur une place de Montauban, pendent, comme au temps de Villon, deux corps : le père et le fils.

Ah, Pétain ! . . . .

JEAN LURÇAT.

## PARIS LIBRE

Nous ne savons rien sauf que Paris est libre. Nous savons pourtant que, pendant cinq jours et cinq nuits, la bataille a fait rage et que la lueur des incendies montait au-dessus de la capitale, sur le crépitement des mitrailleuses, au milieu du souffle des canons. Nous ne savons rien encore, sauf que Paris est libre et qu'ils n'y sont plus, eux, les bourreaux, que des morts ou des prisonniers. Peut-être cependant que le vers d'Aragon se révélera demain comme vers prophétique, touchant non seulement au spirituel mais à la matière elle-même :

*Puisque j'ai tout perdu, le Pont-Neuf et le Louvre.*

Nous ne savons pas ce qu'aura dévoré l'incendie, écrasé la bombe, anéanti le canon. Nous ne savons pas ce que demain nous aurons à pleurer de nos tours, de nos palais, de nos flèches et de nos frontons. Nous ne savons pas si la ville est intacte ou mutilée. Peut-être est-elle sauvée dans sa chair, intacte sur ses cendres, vierge de ruines, peut-être... Mais qu'importe ! Nous savons que Paris est libre, libéré par Paris, par le peuple de Paris, par ceux du Faubourg, de la Cité et du Quartier des Ecoles. Nous ne ressentons que cette immense ivresse et nous savons déjà que la capitale est sauvée, miraculeusement préservée comme au temps où l'on expliquait ce qui sort de l'histoire et de la matière de la vie par des miracles.

Paris est sauf, puisque ce qu'il a de plus beau est intact : car le peuple de Paris est le plus beau monument de notre capitale.

ANDRÉ CHAMSON.

## *Ce que j'ai dit en 1940*

*Je le disais pour le jour d'aujourd'hui.*

J'écris pour le jour de la liberté, j'écris pour conjurer les maléfices de la défaite. Si nous avons été déjà vaincus, si nous avons déjà subi l'invasion, pas une seule fois, dans tous ces désastres de notre histoire, nous n'avons été détournés de nous-mêmes comme nous le sommes aujourd'hui. Ce n'est pas le joug de l'étranger qui peut nous entraîner à la déchéance, mais notre propre renoncement et, d'abord, ce silence auquel nous sommes condamnés. Car c'est aujourd'hui qu'il faudrait pouvoir parler à voix haute, aujourd'hui qu'il faudrait pouvoir retrouver l'inflexible fierté qui sauve les vaincus de la honte. Mais rien ne peut être dit qui porte ombrage à nos vainqueurs, qu'ils soient allemands ou français...

Qu'avons-nous à faire de leurs mensonges ou de leurs vérités mutilées ?

Pendant ce sombre hiver, pendant ce premier hiver, où nous n'aurons plus été ni soldats, ni citoyens, nous nous aurons pu, du moins, écouter au fond de nous-mêmes. Je hais ce silence que nous impose la servitude, mais c'est pourtant lui seul qui peut aujourd'hui donner asile à la vérité. Nous aurons dû porter les malheurs de la patrie comme des malheurs domestiques, au fond de nous, dans le silence de nos méditations, dans le secret de nos rêveries. Le drame de la France est ainsi devenu comme un drame personnel que chacun de nous porte en lui, selon ses mérites et ses forces. Mais la méditation d'un peuple qui veut retrouver sa grandeur, ne peut être silencieuse. Elle a besoin de mille voix pour atteindre son intensité et son évidence libératrices. J'ai l'espoir que ces voix se seront préparées dans le silence. La mienne parle ici. Elle répond à cette question que vont se poser, aujourd'hui, les uns aux autres, les hommes de ce pays :

— Qu'as-tu fait de la France, dans ton cœur et dans ton esprit,

pendant le temps de la servitude ? Qu'as-tu fait de son héritage et qu'as-tu fait de toi-même, soldat vaincu ?

La colère et la vengeance auront eu leur tour. Ce n'est pas à elles que je pense. Je ne pense qu'à la liberté, au droit de redevenir et de devenir ce que nous devons être, par la puissance de l'histoire et par celle de la volonté. Dans cette servitude et dans ce silence, nous avons le devoir de ne pas perdre la familiarité des grandes choses, de ne pas nous laisser déclasser par le malheur et de garder notre rang. Quand la France sera redevenue souveraine, il ne faut pas qu'elle s'étonne, ne fût-ce qu'un instant, de pouvoir redevenir la France. Je ne veux plus vivre que pour ce jour. Lointain ou proche, marqué par le courage et par le destin, il apportera la revanche de ce qui demeure sur ce qui passe. Heureux si nous pouvons le voir ! Plus heureux si nous avons pu faire quelque chose pour le hâter ! Préparons-nous, du moins, à prendre place, ne fût-ce qu'au milieu des ombres, à la nouvelle fête de la Fédération, qui consacrerait la communauté de nos espérances.

*ANDRÉ CHAMSON.*

## LE MUSÉE DU LOUVRE DANS LE LOT

La France s'est battue pour son territoire, pour ses libertés, elle s'est battue pour son esprit, pour qu'il renaisse intact, elle s'est battue pour l'Esprit et la liberté de l'Esprit. Elle serait incomplètement reconquise et retrouvée si elle n'avait préservé les œuvres où il vit et dont ses musées ont la garde.

Le Louvre avait disparu. Vide et sonore au pas du provisoire vainqueur, le Musée n'était plus qu'une coque sans vie. On dira un jour l'odyssée des œuvres sur les routes de France, leur fuite devant la menace des armes, puis devant l'invasion du territoire, leur repli de ville en ville, de château en château, selon les fluctuations de la carte des risques ; on dira aussi que le refuge le plus sûr, les tableaux du Louvre le trouvèrent dans le département du Lot.

Ils sont saufs ; ils sont intacts. Ils sont tous là, la JOCONDE, l'INDIFFERENT, les immenses NOCES DE CANA, dans quelques châteaux du Nord du département, cependant, qu'en limite de la Dordogne, les chefs-d'œuvre de l'art égyptien, préservés par mon collègue André Chamson, attendent aussi leur retour à Paris.

Leur visage voilé va se redécouvrir bientôt, en même temps que celui de la France, dont ils sont une des plus pures richesses.

Le Lot pourra être fier de la garde d'honneur qu'il a su monter autour des chefs-d'œuvre qu'il rendra bientôt à Paris libéré.

*RENÉ HUYGHE.*

## CHANTS DE VICTOIRE

### I

Le Cirque se débat dans les affres d'une valse scandée par des coups de cravache, tandis que l'orage botté rompt les os du soleil, tombe à genoux, s'enfuit et laisse un pet vermeil au fond de chaque trombone.

Trop de sang a coulé sur la piste, assez de sang pour que rien ne pousse de nuisible désormais. Plus un chardon ; encore moins la fleur barbare et puante d'une cage centrale.

Alors tout finit bien, le vent renverse les mâts et les toiles d'un coup d'épaule, le vent disperse les lampions et les masques.

Tout finit bien, le dompteur pour sauver l'honneur, saute de voiture en voiture et dévore ses tigres.

Tout finit bien et le peuple est content s'il reste encore une perche debout pour y pendre Monsieur Loyal et sa grimace.

### II

Ils savaient qu'un vrai jour se lèverait sur les ruines, un jour dont ils ne seraient plus les maîtres, un vent bleu d'acier qui les faucherait, un soleil rouge qui brûlerait leurs poumons et leurs yeux.

En vérité c'est l'aube de ce jour, c'est l'aube qu'ils traquaient sous nos fronts, dans nos cœurs, c'est l'aube qu'ils torturaient dans nos chairs, c'est l'aube qu'ils fusillaient à travers chaque liasse ardente de rêves d'homme clouée au mur.

Nous les avons vus fiers et insolents. Nous les avons vus traqués et furieux, verser le plus vaillant des sangs, dresser entre leurs yeux et le jour menaçant, entre leur impuissance et l'étrave rouge, des barricades d'innocents.

Oh ! récompense, nous les avons vus blancs et tremblants, les mains en l'air sortir de leur tanière.

### III

*Ils sont entrés avec leur nuit,  
Ils sont entrés avec leur rut,  
Mais maintenant fuir est leur but,  
Fuir en massacrant ce qui luit.*

Ils sont entrés avec leur nuit, avec leur mal,  
Hures de porcs, âmes de rats et de chacals,  
Ils ont défilé dans Paris au pas de l'oie,  
Mais voilà qu'il fait clair hardiment dans les bois,  
Hardiment dans nos cœurs, hardiment dans nos voix,  
Voilà les porcs, les oies, les chacals, qui s'enfuient,  
Avec leur puanteur, leur bêtise et leur nuit,  
Voilà les rats galeux, voilà les rats foireux  
Poursuivis par des coqs nerveux par des coqs preux  
Crête rouge, cri d'or, plumage blanc et bleu.

### IV

Gorgé, l'orage tombe ainsi qu'une sangsue ;  
Il fait doux, aube douce et mousse d'autrefois,  
Aube qui déployait nos beaux sommeils de soie,  
Mousse des vieilles tours et des forêts perdues.

Réveillez-vous mes sœurs, mes épouses, mes reines,  
Au creux de vos palais où le temps se délite !  
Que de l'ombre où sans bruit tournent vos rouets d'ébène  
S'évade un long fil d'or, cheveu d'or de la fuite.

Réveillez-vous, l'éclair a cravaché la nuit  
Et l'aube en grand secret panse les vieilles routes !  
Réveillez-vous mes souvenirs ! ô douces pluies !  
Beaux visages gravés sur un os de mammoth.

AGAMEMNON.

## CIEL DES FUSILLÉS

*A nos frères assassinés.*

Parce qu'ils vous clouent aux portes  
Anges durs de ce temps fait de nuit et de crainte  
Francs-Tireurs Partisans mes frères de colère  
Aux deux bras étendus sur le seuil de la mort  
Ils croient nous faire peur.

Ils croient pouvoir survivre assoupis dans leur force  
Et rentrent pour dormir dans leurs maisons de haine  
En traçant sur les murs le signe du Bélier

Ils choisissent leur horoscope  
Ils mettent le ciel dans leur jeu  
Et se raccrochent aux étoiles  
Puisque la terre les renie .

Entre tous ils ont pris le Signe de la Bête  
Ils se connaissent bien  
Du visage des nuits ils n'en retiennent qu'un  
C'est le plus sombre.

Mais ils nous ont laissé la Vierge et le Taureau  
Le Cancer pour notre Vengeance souterraine  
Le harpon noir du Capricorne  
Et les Poissons Votre silence aux bouches froides  
Les Gémeaux pour chacun de toi Camarade nouveau venu  
Les Balances Notre justice  
Pour y peser le poids des morts  
Jusqu'à la dernière larme  
Le Lion de votre courage  
Le Scorpion Vous qui préférez  
Savoir mourir que de vous rendre  
L'impitoyable Sagittaire  
Et le Verseau Source du Sang.

Que pèsent les larmes devant les armes  
Il faut le sel du sang pour corrompre leur fer  
Le vôtre efface jusqu'au souvenir de leur puissance  
Plus que ce qu'ils ont dédaigné  
Ce qu'ils vous ont fait les perdra  
C'est votre mort qui les achève  
Car le ciel gardera l'empreinte de vos plaies  
Treizième signe du Zodiaque  
La nuit chante votre mémoire et votre gloire crucifiées  
En s'ameurent maudits dans leur nuit sans pardon  
Ils n'ont plus d'avenir

Douze étoiles rouges dans la poitrine  
Constellation O mes amis assassinés  
Au plus noir de la vie se devine le monde  
Où vous inscrivez l'avenir

Douze étoiles rouges dans la poitrine  
Qui lient ce sacrifice au destin de la terre  
Et repeuplent le ciel des pléiades humaines  
Nées de ce sang versé pour nous

Douze étoiles rouges dans la poitrine  
Les astrologues ennemis  
Perdent la vue Perdent la voix Perdent la tête  
Nous entrons dans le Signe des Fusillés  
La nouvelle saison des hommes  
Commence avec celles qui montent  
Du corps lumineux des martyrs.

*JEAN MARCENAC.*

## L'AGENT DE LIAISON

Le cœur dur, La tête en armes,  
Il échappe à l'ennemi.  
Son pas efface les rides,  
Son feu pur sèche les larmes  
Et son éclat rend le sien  
Au visage de la vie.

Le cœur dur, La tête en armes  
Il traverse le pays.

Les sauvages chasseurs d'étoiles,  
Sans méfiance, laissent passer  
Ce voyageur sans bagages  
Qui porte leur défaite et leur mort dans la tête.

*JEAN MARCENAC.*

## JE VOUS SALUE, MA FRANCE

Je vous salue, ma France, arrachée aux fantômes !  
O rendue à la paix ! Vaisseau sauvé des eaux...  
Pays qui chante : Orléans, Beaugency, Vendôme !  
Cloches, cloches, sonnez l'angélus des oiseaux !

Je vous salue, ma France, aux yeux de tourterelle,  
Jamais trop mon tourment, mon amour jamais trop !  
Ma France, mon ancienne et nouvelle querelle,  
Sol semé de héros, ciel plein de passereaux...

Je vous salue, ma France, où les vents se calmèrent ;  
Ma France de toujours, que la géographie  
Ouvre comme une paume aux souffles de la mer  
Pour que l'oiseau du large y vienne et se confie !

Je vous salue, ma France, où l'oiseau de passage,  
De Lille à Roncevaux, de Brest au Mont-Cenis,  
Pour la première fois a fait l'apprentissage  
De ce qu'il peut coûter d'abandonner un nid !

Patrie également à la colombe ou l'aigle,  
De l'audace et du chant doublement habitée !  
Je vous salue, ma France, où les blés et les seigles  
Mûrissent au soleil de la diversité...

Je vous salue, ma France, où le peuple est habile  
A ces travaux qui font les jours émerveillés  
Et que l'on vient de loin saluer dans sa ville  
Paris, mon cœur, trois ans vainement fusillé !

Heureuse et forte enfin qui portez pour écharpe  
Cet arc-en-ciel témoin qu'il ne tonnera plus,  
Liberté dont frémit le silence des harpes,  
Ma France d'au delà le déluge, salut !

*ARAGON.*

## NOTICES BIOGRAPHIQUES

**LOUIS ARAGON.** Poète et romancier : Le Paysan de Paris, Le Traité du Style, Les Cloches de Bâle, le Crève-Cœur, Les Yeux d'Elsa.

A ses débuts, il participe au mouvement surréaliste aux côtés de Paul Eluard, d'André Breton, de Philippe Soupault, etc..., puis mène de front l'activité littéraire et l'activité politique.

Il devient directeur de " Ce Soir ".

Il est délégué en Espagne par l'Association Internationale des écrivains en 1936.

Son activité militaire et résistante n'est pas moins brillante : il est cité à l'ordre de l'armée en mai 1940.

Il s'occupe activement des éditions clandestines et écrit le fameux " Musée Grévin ".

*J'écris dans ce pays où l'on parque les hommes  
Dans l'ordure et la soif, le silence et la faim.*  
.....

Aragon fait partie du Comité National des Ecrivains.

**JEAN CASSOU.** Grand écrivain français et de plus un des hommes connaissant le mieux l'esprit et la culture espagnols.

Délégué en Espagne par l'Association Internationale des écrivains en 1936.

Pendant de longs mois, le gouvernement de Vichy l'ayant révoqué de son poste de Conservateur en chef du Musée de l'Art moderne, l'enferma à la prison de Lodève où il composa quelques poèmes, parmi lesquels le sonnet que nous publions ici.

Nommé par le gouvernement d'Alger Commissaire de la République pour la région de Toulouse, il visite les combattants du Lot et préside des séances du Comité de Libération.

Jean Cassou est tombé à son poste de combat, sauvagement attaqué par les miliciens et blessé grièvement.

**ANDRÉ CHAMSON.** Auteur de plusieurs ouvrages et romans : Roux le bandit, Les Hommes de la route, La Galère, L'Auberge de l'abîme.

Délégué en Espagne par l'Association internationale des écrivains en 1936.

Il sert, en 1939-1940, comme officier de liaison à l'armée d'Alsace, puis, ces derniers temps, comme officier d'Etat-Major aux F.F.I.

Entre temps il assume, en qualité de conservateur des Musées nationaux, la protection d'une partie des collections du Louvre et de quelques Musées évacués dans le Lot.

**PAUL ELUARD.** Son œuvre, telle celle des Baudelaire et des Rimbaud, est celle qui suscite actuellement le plus d'enthousiasme parmi les jeunes : Capitale de la douleur, L'amour, la Poésie, La Rose publique, Le Livre ouvert.....

Comme Aragon, il est un des animateurs du surréalisme.

" La femme est l'être qui projette le plus de lumière et d'ombre dans nos rêves. " Nulle autre œuvre poétique n'illustre plus parfaitement ces paroles de Baudelaire que celle d'Eluard.

Mais Eluard, épris de l'amour, est aussi épris de justice, d'humanité. En 1944, année du grand combat, il écrit les sept poèmes d'amour en guerre.

*Nous nous sommes toujours aimés  
Et parce que nous nous aimons  
Nous voulons libérer les cœurs  
De leur solitude glacée.*

Eluard est délégué en Espagne en 1936. Il sert en 1939-1940 comme officier, puis s'occupe activement de résistance en se consacrant aux éditions clandestines : Bibliothèque Française, Editions de Minuit.....

**RENÉ HUYGHE.** Conservateur du département de la peinture au Musée du Louvre, professeur à l'école du Louvre.

Auteur de plusieurs ouvrages critiques sur la peinture moderne, Matisse, Van Gogh.

Comme son collègue André Chamson, il dirige l'évacuation et la défense des œuvres du Louvre.

Il prend part à la résistance comme officier d'état-major du colonel Vény.

**JEAN LURÇAT.** Peintre, rénovateur de l'art de la tapisserie.

Il est le premier de nos contemporains à se consacrer vraiment à cette branche de l'art en réagissant contre la routine des procédés, en opposant l'admirable simplicité des œuvres primitives à la pompeuse indigence du XVIII<sup>e</sup> siècle, et en réalisant de nombreuses tapisseries aux Gobelins avant 1940 et aux ateliers d'Aubusson.

Délégué en Espagne par la Maison de la culture en 1936,

Il prend part activement à la résistance comme membre du Comité de Libération du Lot, membre du Front National du Lot, et en dirigeant les services de presse et d'informations de ce département.

Lurçat fait partie du Comité National des Arts.

**Jean MARCENAC.** Né à Figeac (Lot), professeur de philosophie et poète.

Il a publié un long poème: *La Gueule du Loup* et collaboré à "Intervention", à "Soutes". Il prépare un recueil de poèmes: *Chemins de nuit* et une étude sur *Lautréamont*.

Son activité politique lui vaut un an de prison sous le gouvernement Daladier.

Prisonnier de guerre évadé, il se trouve contraint à l'illégalité pendant la durée de l'occupation allemande.

Ajoutons que Jean Marcenac est officier aux F.F.I.

---

**Léon MOUSSINAC.** Un autre fils et poète du Quercy. Auteur d'une pièce de théâtre "Miracle à Verdun", de plusieurs romans et recueils de poèmes: "Dernière heure", "la Tête la première", "Manifestation interdite" et de plusieurs études sur le cinéma et le théâtre soviétiques.

Depuis 1939 le sort ne l'épargne guère et à plusieurs reprises il est l'hôte des prisons françaises, tant sous le gouvernement Daladier que sous celui de Vichy.

Actuellement sa santé est compromise par les traitements qui lui ont été infligés par la police de Pétain.

Moussinac fait partie du Comité National des Ecrivains.